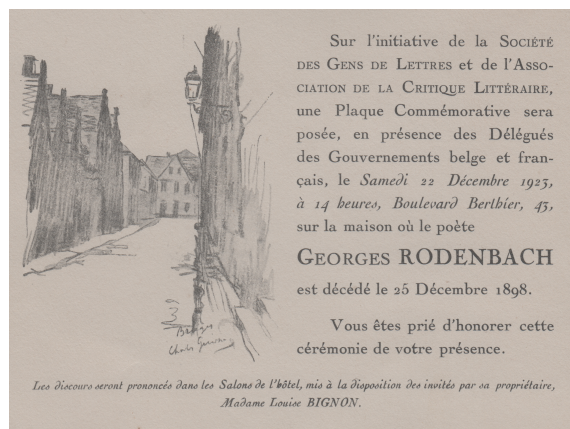


## IL Y AURA DEMAIN 25 ANS QUE LE POÈTE RODENBACH EST MORT A PARIS

Revue Excelsior – 21 décembre 1923 –

source : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4605427t/f3.item.zoom>

Mme Rodenbach évoque ici le souvenir de son mari, à la veille du jour où une plaque commémorative sera apposée sur la façade de la maison où mourut l'auteur de « Bruges la Morte ».



En 1898... C'était au boulevard Berthier<sup>1</sup>, on allait mener les obsèques de Georges Rodenbach...

Il y avait un peu de soleil dans la lumière voilée de décembre, de la pluie en attente, des fleurs éclatantes recouvrant un cercueil, de la tristesse sur tous les visages, des larmes, sur les chemins des feuilles mortes piétinées dans la neige fondue. Et, dans l'atmosphère du coin recueilli où le poète vécut les dernières années de sa vie, semblait passer l'accent déchiré d'un adieu. Ses amis lui firent des funérailles empreintes de cette grandeur dans la discrétion dont, seule, la France a le secret. L'église Saint-

François-de-Sales fut trop petite pour contenir le nombre de ses amis. Vingt-cinq années se sont écoulées !

Entre l'oubli et la mémoire qui, sans cesse, luttent et se poursuivent dans l'écoulement du temps, le souvenir triomphe pour Georges Rodenbach, car voici qu'aujourd'hui beaucoup de ceux qui furent les témoins de cette lointaine journée viendront songer non seulement à lui, mais aussi à ceux qui furent les habitués de cette demeure d'autrefois et qui moururent aussi en 1898 : Mallarmé, Puvis de Chavannes.

### Souvenirs...

Dans le jardin resserré entre l'ombre des murailles, la lumière ensoleillée se tenait en arrêt, juste dans le milieu. Les plantes dites vivaces et leur floraison y étaient éphémères ; nous les renouvelions presque aussi souvent que les fleurs des vases du salon. A droite, une petite serre meublée, où notre fils apprit à lire. Et sous l'ombrage d'un sycomore se tenait la table autour de laquelle, l'été, nos amis venaient s'asseoir. Henry Becque, en voisin, souvent nous rejoignait le soir. Il nous contait des anecdotes fulminantes, nous lisait ses sonnets vengeurs et ses paroles, coupées d'un ricanement fréquent, laissaient passer un sifflement sarcastique entre ses dents. On sentait dans sa conversation un génie en révolte d'un poids trop lourd pour n'alimenter que des rancunes et des rancœurs. Il aurait pu s'en décharger, semblait-il, en utiliser la matière toujours si personnelle dans l'apaisement d'un chef-d'œuvre de plus. Je revois aussi Marcel Proust, trop jeune ; le poète Charles Guérin, trop vieux pour son âge ; Samain, d'une amitié froide et sûre. Et j'imagine volontiers que là-bas ou encore là où ils ont longtemps rêvé, leurs visages sont demeurés fixés dans la vie mystérieuse de l'ombre qui ne retient leurs traits que pour les restituer un jour à la lumière humaine. Mais ce qui s'est évanoui, c'est la forme du frisson que le poète du Règne du silence fit passer dans son art, cette vision impondérable qu'il semblait entrevoir à travers la cloison translucide de l'au-delà. Il y eut dans la maison qui fut la nôtre des visiteurs instantanés, des amis qu'on aima sans les apercevoir, qui s'animèrent dans une œuvre, l'approche de ceux qui devaient vivre dans un prochain ouvrage qui s'en allèrent ailleurs, on ne sait où. Une présence d'art qui disparaît disperse toujours un pouvoir inconnu.

Les grands paons de la décoration murale de l'escalier montaient avec les visiteurs : ils s'arrêtaient au premier palier devant le portrait de l'auteur de Bruges-la-Morte, peint par Lévy-Dhurmer, portrait aujourd'hui au musée

1 Au n° 43.

du Luxembourg. Plus haut, l'atelier s'élargissait brusquement de tout l'horizon découvert au-dessus des talus des fortifications, un horizon vaste, nu, presque maritime offert à la traversée des nuages.

Il s'attardait souvent devant la grande baie ouverte à regarder passer dans le crépuscule de lents troupeaux en route vers des abattoirs et les couples du soir perdus, le plus souvent, dans leur détresse, car la vie n'est-elle pas une déperdition constante du bonheur ?...

La lumière éclatante de l'atelier aménagé en cabinet de travail atténuait la rigidité des meubles Empire qui s'y trouvaient ; leur patine, la dorure fatiguée des bronzes, cette allure hostile, ce hors d'un temps indéfinissable que les copies n'arrivent point à saisir attestaient leur âge. Ils étaient discrets et signés, de qualité rare. Il y a trente ans, on les découvrait encore très facilement.

La disposition de cette habitation a dû être changée par les autres occupants. Après nous, elle fut louée à M. Larnaude, l'éminent professeur de droit de la Faculté de Paris : elle est aujourd'hui la propriété de Mme Louise Bignon<sup>2</sup>.

### **Et puis voici des fleurs...**

Georges Rodenbach aimait les fleurs, les fleurs fragiles, les anémones surtout. Sa table de travail en était ornée pendant une si grande partie de l'année que leur saison s'en est prolongée dans mon esprit. Sur la bibliothèque, courant à hauteur d'appui le long des murailles, trois plâtres de Rodin, de la meilleure époque ; aux murs, l'un des dessins que ce maître fit de Mirbeau avant de commencer son buste, un dessin de Puvis de Chavannes, un tableau de Besnard, un Carrière ; de Maurice Denis, un carton que Georges Rodenbach aimait comme un vitrail.



Il travaillait régulièrement tous les jours de 8 heures du matin à 1 heure de l'après-midi. La moindre omission à cette règle de conduite l'eût rendu malheureux, car il était homme de lettres autant que poète. Après le déjeuner, ceux qui voulaient le voir étaient certains de le rencontrer. C'était alors l'heure du repos, de l'imprévu, de la conversation, chez lui toujours littéraire. J'en ai vu beaucoup de ces jeunes hommes, au profil noble et clair, lui apporter un livre, leur premier livre. Des dédicaces aujourd'hui pâlies, l'encre doublement absorbée par le papier et le temps, sort souvent à la lecture un nom tout doré de gloire. Beaucoup

d'entre eux sont illustres à présent et ils ne se doutent pas que leurs ouvrages ont vieilli méditativement, fidèles, en amis auprès de moi.

### **Le tact de Rodenbach**

Dans tous ses actes, Georges Rodenbach apportait un tact extrêmement personnel. Pour rien au monde, il n'eut interrompu ou contredit qui que ce fût. Tout chez lui semblait régi par une diplomatie intérieure qui, ne servant pratiquement à rien, n'en guidait pas moins, à son insu, sa conduite. Il m'arrivait parfois d'entendre exprimer devant lui des inexactitudes, des erreurs flagrantes ; si j'avais eu voix au chapitre, spontanément, j'aurais rectifié : lui, jamais. Quand je lui en exprimais mon étonnement, ce fut le plus naturellement du monde qu'il répondit : « On ne doit pas intervenir quand on n'est pas interrogé. » Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet appréciaient la qualité de cette réserve

Un jour, sans que nous l'attendions, Mallarmé entra ; il nous apportait une reproduction sur chine du dessin que fit de lui Whistler enrichi de ce précieux autographe : « Aux amis Rodenbach cette présence. Stéphane Mallarmé ». Le visage est là devant moi dans son cadre qui, ainsi que d'une fenêtre, regarde. Cette visite fut

---

2 Actrice de théâtre.

pour nous la dernière ; il partit pour Valvins, il n'en revint plus. Mais Je revois toujours sa bienveillance infinie multipliée par son regard comme taillé à facettes dans le sourire.

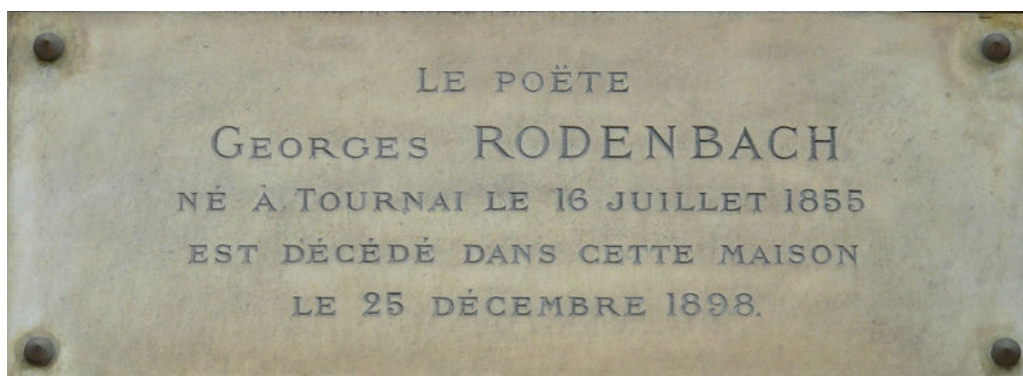
Notre maison accaparait notre attention et quoique nous y fussions déjà depuis longtemps il y restait toujours quelque chose à achever. Puis vint l'heure où nous crûmes en avoir fini et être bien chez nous pour longtemps.

### La douloureuse nuit de Noël



L'automne s'acheva. L'hiver ramenait les fêtes toujours pareilles qui accompagnent le départ de chaque année, quand brusquement, la nuit de Noël, il nous quitta. On ne doit pas chercher à préciser les heures troublées qui suivent immédiatement la disparition d'un être cher, elles dépassent la capacité de notre émotion. D'autres que moi en ont fait la douloureuse expérience. Aussi c'est le lendemain que je sus que Mirbeau, Dierx, Hennique, Besnard, Paul Clemenceau étaient venus tout de suite auprès de lui. Ceux qui ont expérimenté la fatalité de ces paroles : « Quand la maison est prête, entre la mort » gardent pour toute leur vie une aptitude découragée à ne plus jamais se réinstaller complètement ailleurs. Pourtant peu de temps après je m'en allai, seule, emmenant un jeune enfant. Je tirai la porte derrière moi, sans me retourner et sans savoir pourquoi, sans la fermer à clé ; je n'ai pas oublié ce détail. Toutes les femmes comprendront. Et malgré ma jeunesse, sous la rigueur du destin qui m'écrasait, je n'ai pas, un instant, songé qu'il me serait donné de revenir lire sur les pierres de notre ancienne demeure le nom de celui qui, ainsi que je le croyais, l'avait quittée pour toujours.

C'est avec l'émotion la plus profonde que j'exprime ici ma gratitude à l'Association de la critique littéraire française, à la Société des gens de lettres qui ont bien voulu faire apposer sur la façade de la maison où Georges Rodenbach est décédé une plaque commémorative du vingt-cinquième anniversaire de sa mort, à tous ceux qui honoreront de leur parole et de leur présence la cérémonie inaugurale qui aura lieu demain samedi, à 14 heures. Je remercie, aussi, et de tout cœur, l'artiste intelligente et bonne dont, le consentement a permis la transcription de ce souvenir<sup>3</sup>.



Anna RODENBACH.

<sup>3</sup> Peut-être la propriétaire de l'époque, l'actrice Louise Bignon.

Photo :

[https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Paris\\_17\\_-\\_Plaque\\_au\\_43\\_boulevard\\_Berthier\\_-332.JPG](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Paris_17_-_Plaque_au_43_boulevard_Berthier_-332.JPG)